

TÉRAIRES

218

LE NUMÉRO 75 CENTIMES

SUR PAPIER DE LUXE : 3 FRANCS

| | | |
|---------------------------------|--------|---------|
| Abonnement d'un An | Ord. | Luxe |
| France, Colonies et Sarre . . . | 27 fr. | 150 fr. |
| Tarif extérieur réduit . . . | 32 fr. | 200 fr. |
| Tarif extérieur plein | 37 fr. | 235 fr. |

BIBLIOGRAPHIE

ADMINISTRATION ET VENTE :

LIBRAIRIE LAROUSSE

13-17, Rue Montparnasse, Paris-6^e

On s'abonne chez tous les LIBRAIRES, dans tous les Bureaux de Poste et à la LIBRAIRIE LAROUSSE. —
Chèque Postal n° 183-83, PARIS.

Sommaire du 28 Janvier 1933

En quatrième page :

Les Carnets intimes d'Anatole France (suite), par Léon Garius.

En cinquième page :

Les Teddy bears, nouvelle de Marie LE FRANÇOIS.

En sixième page :

Constantin Stanislavsky (fin), par Jacques Copeau ; Marcel Brion et Pierre Dominique.

En septième page :

Le « Pervigillum mortis » de Pierre LOUYS, par Y.-G. Le Dantec ; Jean Cassou.

En huitième page :

Page Anthologique : Louis Boullhet, par René Dumesnil.

En dixième page :

LES NOUVELLES ARTISTIQUES.
Le film d'actualité de Carlo Rim.

Solitude du Génie

On s'abonne chez tous les Libraires, dans tous les Bureaux de Poste et à la Librairie Larousse. — Chèque Postal n° 183-83, Paris.

On vient enfin de traduire l'ouvrage déjà ancien, mais capital, que Mme Lou-Andreas Salomé a consacré à Nietzsche. Le livre est né des entretiens de 1882, au cours desquels cette intelligente juive était apparue à l'auteur de *Zarathoustra* comme la compagne longtemps souhaitée, qui le comprendrait enfin, qui partagerait sa vie. Durant quelques mois elle reçut ses confidences et ses lettres, elle assista chez lui, avec un peu d'inquiétude, à la croissance d'un sentiment fiévreux. Jusqu'au jour où lui ayant fait savoir que la sympathie, l'admiration, la curiosité qu'elle lui portait n'étaient pas, hélas, de l'amour, il s'éloigna, désespéré.

Aurait-elle dû le prévenir plus tôt ? Mais elle était fascinée par cet homme aux prunelles douloureuses, sous des sourcils touffus, tantôt timide et doux, d'une politesse presque excessive, tantôt emporté par la violence de l'anathème.

Peut-être la jeune fille devina-t-elle qu'aucun sacrifice ne paraissait inutile à Nietzsche : il lui fallait des victimes dont il était la première. Par ailleurs si prévenant, si affectueux même, on le voyait impitoyable dans ses destructions. Encore qu'il souffrit atrocement de faire ainsi le vide. Quand il rencontra Mlle Salomé, il venait de se brouiller avec les Wagner. Il en était encore pantelant, mais toutefois enivré. Les exécutions les plus cruelles, le remplissaient d'enthousiasme. Il ne pouvait parvenir à sa vérité qu'à force de ruptures successives. Et, chaque fois, il croyait en mourir.

Déjà, il avait brisé avec sa famille, avec plusieurs amis. Sitôt qu'il noue une relation avec un être humain et conjure ainsi sa solitude, il s'inquiète jusqu'au moment de s'éloigner et de redevenir solitaire. Il abandonne les autres pour gagner les hauteurs alpestres où il ne rencontre personne. Il a besoin de se sentir en exil, il se voudrait persécuté. Il prétend divorcer d'avec lui-même, en s'imposant de se renier, tantôt au profit de l'intellectualisme, tantôt au profit de la volonté de puissance : c'est crucifier tour à tour son âme et sa raison. Et, sans doute, tourmenté par des maux physiques qui ne s'interrompent pas, il souhaite ardemment guérir : sa pensée, dit-il, n'est que l'histoire d'une longue guérison. Mais les névralgies, qui le foudroient ressemblent à son plus secret désir. Il ne conçoit la vie qu'à l'état de supplice.

Pourquoi ? Parce que, plus encore que d'aspirer, comme le commun des hommes, au bonheur, à la santé, à la paix, Nietzsche veut satisfaire les exigences de son esprit. Il renonce donc au repos, il refuse les consolations qui l'engourdiraient. Penser est une opération dangereuse, qui doit conserver ses risques. Il lie la méditation à la souffrance. Comme les gens qui portent un cilice, il tient à être toujours labouré, afin de demeurer en éveil. Il sait que sous l'aiguillon il se révolte plus efficacement, il conçoit mieux, il s'exalte plus haut comme la flamme d'un brasier qu'on tisonne. Que la pensée soit le produit d'une torture, on le constate aussi à propos de Pascal. Chez ces grands et violents esprits, tyrans d'eux-mêmes, l'état de crise est nécessaire pour obtenir l'impulsion hé-

roïque qui les porte et les accomplit. Il leur faut s'aveugler afin de recevoir la révélation suprême.

Mais ce n'est pas seulement le besoin de connaissance qui pousse ce martyr volontaire, avide du « frisson dangereux que lui procure sa cruauté tournée contre lui-même ». Nietzsche a toujours été hanté par l'idée de Dieu, du Dieu qui était mort, du Dieu qu'il avait tué.

Presque toutes ses démarches sont dictées par l'espérance de suppléer au vide insupportable d'une telle disparition. Une espérance qui ressemble à un remords. Ainsi que les meurtriers, il revient constamment sur les lieux du crime. Comment donc remplacer Dieu ? Peut-être par l'homme de génie. Mais Wagner le déçoit. Alors il se replie sur sa solitude intérieure, et c'est lui-même qu'il tentera de diviniser. Et il rompt successivement avec tous ceux qu'il approche, parce qu'un tel prodige réclame le secret.

Extraordinaire aventure ! Comme un alchimiste de l'esprit, Nietzsche prétend échapper à sa substance et se transfigurer totalement. De créature devenir créateur, et créateur de soi. Mais pour réussir cette incroyable métamorphose, il lui faut recourir à une puissance de bouleversement vraiment explosive : seule la douleur, mais poussée à ses extrêmes limites, y suffira. Voilà le creuset d'ou, brisé, « carbonisé », il pourra renaître en une essence différente. Son acharnement à souffrir s'explique par sa volonté de transmutation. Et ainsi sa vie, qu'il compare, pour l'excès du malheur, à une certaine légende hindoue, s'achevera-t-elle en assumption.

« C'est pourquoi, écrit Mme Salomé, une étude approfondie de Nietzsche ne saurait être, dans ses grandes lignes, qu'une étude de *psychologie religieuse*. » Oui, mais à classer dans le chapitre des aberrations. Car ce mystique étrange donne au problème religieux une solution qui ne résout rien. Il a beau prétendre tirer de l'homme un surhomme, d'ailleurs hypothétique, et le magnifier dans ses instincts, il ne peut l'empêcher de demeurer « humain, trop humain ». Obtenir le divin en multipliant l'humain, fût-ce à l'infini, est une opération impossible dans ses termes. Il n'est de Dieu qu'extérieur à nous-même.

Vers la fin de sa vie, obsédé par le Christ au point de le simuler, Nietzsche a compris avec effroi la faillite de sa tentative. Les souvenirs de son enfance passée dans un presbytère remontent dans son âme. Il prodigue ses attaques contre le christianisme d'autant plus qu'il se sent vaincu par lui, et, pis encore, attiré, séduit. Dans le terrible désert où il s'est enfoncé, n'est-ce pas Dieu qu'il découvre, Dieu unique remède à la solitude ? Ainsi se refermerait le cercle de sa vie... On se rappelle la solennelle descente de Zarathoustra vers l'abîme, quand il prend congé du monde et défend qu'on l'accompagne. Seul, il s'en va, avec son angoisse et son espérance, il disparaît à nos yeux, il s'efface dans les ténèbres où peut-être il est attendu.

Robert de TRAZ.